FR-1 9364

CONVENTION NATIONALE.

Case FRC 17008

DISCOURS DU CITOYEN DAVID,

Député du Département de Paris,

Sur la nécessité de supprimer les Académies.

Séance du 8 août 1793;

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Si quelqu'un parmi vous, citoyens, ne se trouvoit pas encore assez convaincu de la nécessité absolue de détruire en masse toutes les Académies, dernier refuge de toutes les aristocraties, que celui-là veuille un moment prêter un oreille attentive; je m'engage, en peu

THE NEWBERRY LIBRARY

de mots, à dissiper ses doutes, à décider son jugement, en intéressant sa sensibilité. Prouvons d'abord le tort réel que les Académies font à l'art même, combien elles sont loin de remplir le but qu'elles se sont proposé; démasquons l'esprit de corps qui les dirige, la basse jalousie des membres qui les composent, les moyens cruels qu'ils emploient pour étouffer les talens naissans, et les vengeances monacales qu'ils mettent à toute heure en usage, si par malheur le jeune homme qu'ils poursuivent a reçu de la nature un talent qui le met hors d'atteinte de leur tyrannique domination. Je m'attacherai plus particulièrement à l'Académie de peinture et sculpture : en parlant d'une Académie, c'est parler de toutes; dans toutes c'est toujours le même esprit, dans toutes ce sont les mêmes hommes.

Talens perdus pour la postérité ! grands hommes méconnus ! je vais appaiser vos mânes dédaignées : vous serez vengez : votre malheur, illustres victimes, est d'avoir vécu sous des rois, des ministres, des académies.

J'ai dit que je prouverois le tort que les Académies font à l'art qu'elles professent, je tiendrai parole. Je ne vous ennuierai point, citoyens, par des détails fastidieux, du mauvais mode d'éducation qu'employoit l'Académie de peinture et sculpture; il sera facile de vous en convaincre, quand vous saurez que douze professeurs par année, c'est-à-dire un pour chaque mois, (observez qu'ils étoient inamovibles), s'empressent à l'envi de détruire les premiers principes qu'un jeune artiste a reçu et reçoit journellement de son maître, chacun de ces douze professeurs ne trouvant bon (comme vous l'imaginez bien) que ses principes,

le pauvre jeune homme, pour leur complaire alternativement, est obligé de changer douze fois l'année de manière de voir et de faire ; et pour avoir appris douze fois l'art, finit par ne rien savoir, parce qu'il ne sait à quoi s'en tenir : mais surmonte-t-il, par les rares dispositions qu'il a reçu du ciel, cette mauvaise instruction, oh, c'est alors que l'enfant de tant de pères, et qui n'en peut compter aucun directement, excite la basse jalousie de tous ses maîtres réunis pour le perdre. La politique des rois est de maintenir l'équilibre des couronnes, la politique des Académies est de maintenir aussi l'équilibre des talens. Malheur à l'artiste téméraire qui dépasse le cercle de Popilius, il devient étranger pour les académiciens ; c'est un profane qui souille par sa présence le bois sacré des Druïdes, et s'il n'y trouve pas une mort soudaine, ils l'en chassent à force de dégoûts.

Un exemple prouvera ce que j'avance ; il a rapport à l'équilibre des talens exigé dans les Académies.

Un jeune homme, précédé, à son retour d'Italie, par une inquiétante réputation pour ses confrères, se disposoit à se présenter à l'Académie ; un membre de cette Académie, que l'esprit de corps n'avoit pas gagné, après avoir vu l'ouvrage de l'artiste, dans l'épanchement de son ame, vantoit les hauts talens du jeune candidat. Un vieil académicien, qui avoit parcouru toutes les innombrables dignités de l'Académie, et dont la léthargique assiduité en avoit usé tous les siéges, depuis le tabouret jusqu'au grand fauteuil à bras, dit gravement : Messieurs, si, comme on le dit, ce jeune homme a autant de talent, je ne vois pas, moi, la nécessité de l'admettre parmi nous. *Messieurs*, l'équilibre des talens, l'équilibre. Les aca-

démiciens saisis d'un saint respect pour un aussi lumineux raisonnement, comme les médecins de Molière, en inclinant la tête, et les mains croisées sur la poitrine, d'applaudir à la belle idée de leur confrère, et de s'écrier tous ensemble : *l'équilibre des talens! l'équilibre!* et cela pour retarder de deux années la réputation d'un jeune homme, parce qu'alors le sallon n'avoit lieu que tous les deux ans ; on allègue encore qu'on ne peut le recevoir qu'après l'exposition publique, que toutes les places sont prises, qu'il se présente à la fois trop de candidats; enfin, citoyens, dans une conduite aussi scandaleuse, qui fut le plus juste, le croiriez-vous, ce fut le directeur-général des bâtimens et des Académies par conséquent, *monsieur le comte d'Angivilliers*. . . . . Le jeune homme fut admis enfin.

Un autre trait de naïveté, qui peint bien, à mon sens, l'esprit de corps. le voici : Rentrant chez moi, après une séance de la convention, dans laquelle nous avions reçu des nouvelles fâcheuses de l'armée de la Vendée, la tête baissée, l'air inquiet et rêveur, je rencontre un académicien ; celui-ci est un des quarante immortels de l'intarissable fontaine d'Hypocrène instituée par Richelieu, dont le nombre d'enfans ne peut augmenter et sur-tout diminuer. Qu'avez-vous, me dit-il? vous êtes rêveur. Mon cher, lui répondis-je, j'ai bien lieu de l'être, nos affaires vont bien mal; cette maudite armée de la Vendée nous fait bien du tort. Ah! mon ami, mon cher ami, s'écria-t-il en m'interrompant, il seroit bien singulier que nos Académies surnageassent à une aussi grande révolution que celle-ci. Le malheureux ne voyoit que son Académie; je le regardai avec mépris, et je connus dans

toute sa turpitude l'esprit de l'animal qu'on nomme *académicien*. J'ai dit plus haut que j'intéresserois votre sensibilité ; écoutez, je finirai par ce trait :

Un jeune artiste, dont le nom étoit *Sénéchal*, qui avoit remporté, en sculpture, le premier prix de l'Académie ; à son retour de Rome, où il avoit été pour se perfectionner, vint loger à Paris, chez un particulier aisé, dont la fille lui étoit promise en mariage, à condition toutefois que le jeune homme, sur son morceau, seroit agréé de l'Académie ; l'amour enflamme son ciseau, l'amour dirige sa main ; il fait un chef-d'œuvre : mais son maître, mais la trop redoutable Académie ne l'a pas vu ; il n'ose encore se flatter.

Enfin les trois commissaires envoyés par l'Académie arrivent, son maître, nommé *Falconnet*, étoit du nombre. Ce Falconnet est celui qui a fait six gros volumes pour prouver que le cheval de Marc-Aurèle, à Rome (chef-d'œuvre reconnu de l'antiquité), ne vaut pas celui qu'il a fait en Russie, et qui s'enterrera un jour si fort avant dans les neiges de la Néva, que l'on n'en parlera plus. Ce Falconnet, dis-je, aussitôt qu'il voit dans le morceau que son élève se dispose à présenter à l'Académie, qu'il a la hardiesse de sortir du système de l'équilibre des talens, qu'il a la témérité de passer la ligne de démarcation ; quelle fut la première parole du maître ? La voici : Jeune homme, ne vous vantez jamais d'avoir été mon élève, oubliez-le, comme j'oublierai que j'ai été votre maître ; votre ouvrage n'a pas le sens commun, un élève comme vous me déshonore, et cela en présence de la famille et de la jeune fille attristée : des larmes coulent aussitôt des yeux de notre pauvre jeune homme ; il

prétexta pour sortir, il ne revient pas; on s'inquiète: les académiciens, ou plutôt les monstres s'en retournent. Mais l'amour qui veille toujours, l'amour qui cherche par-tout, la jeune fille le trouva enfin; mais où le trouva-t-elle? noyé dans le puits de la maison de son père.

Citoyens, je vous citerois encore une infinité de traits de cette nature; mais pour ménager votre sensibilité, je me tais.

Au nom de l'humanité, au nom de la justice pour l'amour de l'art, et sur-tout par votre amour pour la jeunesse, détruisons, anéantissons les trop funestes Académies, qui ne peuvent plus subsister sous un régime libre. Académicien, j'ai fait mon devoir; prononcez.

Nota. Le citoyen David étoit Académicien de la ci-devant Académie de Peinture et Sculpture.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.